

LES STUDIOS

Studio Debs

DE LÉGENDE

La mémoire musicale des Antilles

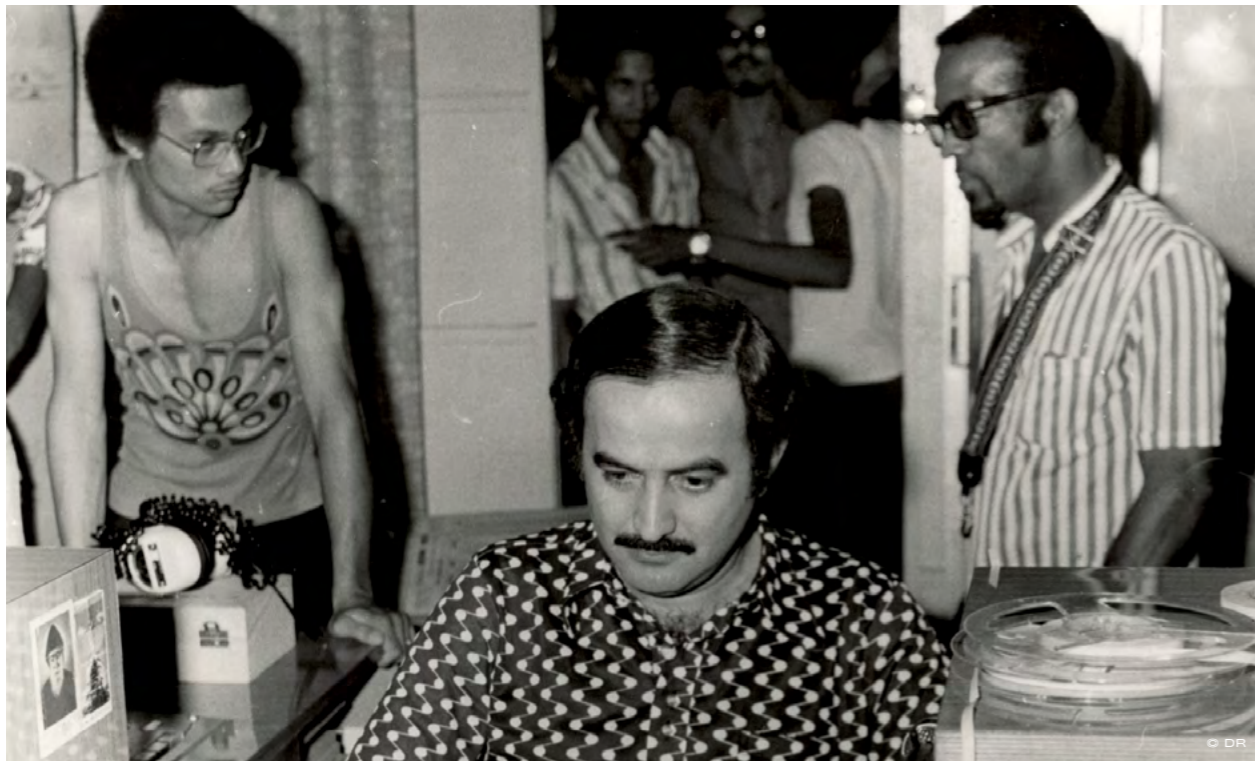
PAR ——— Valentin Allain



Né dans l'arrière-boutique d'un magasin de Pointe-à-Pitre à la fin des années 1950, le studio Debs est devenu le cœur battant de la musique antillaise. Un lieu bricolé puis suréquipé où Henri Debs a capté, pendant plus d'un demi-siècle, l'âme sonore de la Guadeloupe.

Chez Debs, une phrase en créole résume l'esprit du lieu :

« A ka Debs, mizik la toujou pli bel » — chez Debs, la musique est toujours plus belle. Plus qu'un slogan, c'est une manière de voir le monde... Il faut imaginer la rue Frébault, artère chaude, bruisante et commerçante de Pointe-à-Pitre, le marché tout proche, les voix, les klaxons, l'odeur du poisson mêlée à celle des fleurs et du café serré. Et au fond d'une boutique, presque en cachette, un studio. C'est là que commence l'histoire de Debs, bien avant qu'il ne devienne ce que beaucoup appelleront, sans forcer le trait, l'Abbey Road des Antilles.



Henri Debs n'est pas sorti d'une école d'ingénieur du son, ni héritier. Il est autodidacte, saxophoniste d'abord, guitariste et contrebassiste ensuite, formé sur le tas, à l'oreille. Très tôt, il joue Duke Ellington et Django Reinhardt, fréquente les orchestres El Calderon ou Esperanza, écume les scènes guadeloupéennes. En 1958, alors qu'il ouvre un magasin de vêtements rue Lamartine, la musique le rattrape : à l'arrière, il installe un studio sommaire. En 1959 sort le premier 45-tours du label Debs, *Pain, boudin et limonade*.

Le studio est bricolé, amateur au sens noble. On y enregistre les amis, les voisins, les musiciens du quartier : Manuela Pioche, Al Lirvat, Paul Blamar, Édouard Benoît. Debs écoute, tranche, conseille. Tout le monde s'y presse « *Il a [à ce moment-là] les oreilles de la Guadeloupe* », dit ainsi le journaliste Bertrand Dicale. En studio, chaque

piste a sa place attitrée, numérotée. Le patron est toujours là pour répondre aux questions de ses équipes. Alors qu'un jour Rigobert Monpierre, ingénieur du son, cherche où placer la deuxième grosse caisse sur sa console, il entend la voix d'Henri lui répondre depuis le couloir : « *Piste 23.* »

DU GWO KA AU ZOUK

En 1969, au-dessus de sa boîte de nuit, le Club 97-1, qui affiche complet tous les samedis et veilles de jours fériés, il ouvre son premier studio professionnel : Zouk La Terreur. Le nom claque, comme les nuits qui y sont enregistrées. Le studio s'agrandit, se modernise au fil des années, équipé de consoles Studer, Neve, puis d'une SSL 4000G, technologie de pointe pour l'époque. Le son Debs garde sa chaleur, mais ne refuse jamais l'avenir. Si tout le monde passe chez Debs,



ce n'est pas un hasard. Le studio est un carrefour. On y croise la biguine, le calypso, les cadences haïtiennes, compas (ou konpa en créole), le jazz créole, le gwo ka — longtemps tenu à distance des ondes — et, plus tard, le zouk. Debs enregistre ce que d'autres ne veulent pas entendre. Casimir Létang, Al Lirvat, Marius Cultier, Gérard Lockel, Alain Jean-Marie, La Perfecta, Malavoi.

Dans les années 1980, la machine s'emballa. Le zouk déferle et Debs est aux avant-postes. Il accompagne les débuts de Tanya Saint-Val, produit Francky Vincent, et surtout Experience 7 puis Zouk Machine, dont l'album *Maldòn* restera 13 semaines au sommet du Top 50 et sera disque de platine en 1990 avec plus de 300 000 exemplaires vendus. À cette époque, le studio tourne à plein régime, notamment après le carnaval, quand se préparent les tubes de l'été. Henri Debs est partout, derrière la console, dans le couloir, toujours à l'écoute.

UNE AFFAIRE DE FAMILLE

Parler de « Studio Debs » n'est pas un hasard, le lieu est avant tout une affaire de famille. Philippe Debs, le frère d'Henri, est de toutes les étapes. Rose-Marie, son épouse, devient un pilier de la maison, de la fabrication à la mise en

vente des disques. C'est elle qui, quand les esprits s'échauffent, vient apaiser la situation et rétablir le dialogue avec les artistes. Après sa disparition en 2009, le studio du haut sera rebaptisé Studio Rose-Marie. Preuve, s'il en fallait encore, que l'histoire familiale est indissociable de celle de ces murs. Comme le dit Riko Debs, leur fils : « *Henri, Philippe, Rose-Marie formaient un trio.* »

Debs est comparé aux producteurs Berry Gordy ou Chris Blackwell. Comme eux, il a commencé en vendant des disques, a senti les courants avant qu'ils ne deviennent des vagues. Mais son terrain reste Pointe-à-Pitre. Malgré l'ouverture d'un magasin à Paris, une diffusion en Europe et en Afrique, sa musique reste trop souvent cantonnée au rayon « communautaire ». Une injustice que les rééditions récentes, notamment anglaises, tentent de réparer.

Quand on entre au Studio Debs, on entre dans une mémoire vivante. Il y a encore quelques années, des amplis des années 1960 côtoyaient les logiciels récents, des pochettes bricolées s'empilaient près des CD cellophanés. Aux murs, des photos, un Jésus accroché, des visages. Et à la place d'Henri Debs, souvent assis sur son fauteuil noir, son héritier, son fils Henri « Riko » Debs, a pris la relève. De quoi illustrer une autre devise de la maison : « *Disques Debs, sauveur de la musique antillaise. Si on la défend de nos jours, c'est que Debs l'a sauvée jadis.* »

Debs, le documentaire

Difficile de condenser près de 70 ans de création musicale en un article. C'est pourquoi le réalisateur martiniquais Miguel Octave y consacre un documentaire d'1 h 30. *Studio Debs* assemble archives et témoignages pour faire surgir un homme, un lieu, une époque. Henri Debs s'y raconte aussi à travers ses chansons, nourries de scènes du quotidien, parfois romancées, qui disent Pointe-à-Pitre autant que ses musiques. Le film donne la parole à ceux qui ont partagé l'aventure : Max Séverin, son confident, Mano Césaire et Jean-Marc Albicy (Malavoi), Jean-Paul Albin et Marius Priam (La Perfecta), ses frères, son fils Riko Debs. Ce film est autant le portrait d'un homme que la chronique d'un lieu et, en filigrane, la bande-son d'un territoire.